



# Éternitudo

---

*Cécile Delalandre et Ludmila Safyane*

*Les parties I et III ont été écrites par Cécile Delalandre, les parties II et IV par Ludmila Safyane.*

## I

Quand venant du levant nos cieux s'alourdissent des nuages de l'enfer, le loquet de mon étant se lève éveillant sur le temps mon être qui s'y étend. Mon dôme céleste se doit d'être d'un cyan clair car il est mon fanal quand ma terre est boueuse.

Je revêts alors ma robe de bure et pars fouler le sol noir d'une île de soufre plantée sur un volcan comme une Iwo Jima au beau milieu d'un archipel d'épreuves. J'ai deux tempos aux pieds en guise de sabots qui laissent sur son sable l'empreinte de ma déréliction. Un vent chargé de poussières entre dans mes tympan y laissant au passage la cire du temps qui passe. Tokyo est à mille kilomètres au nord, j'y songe, je m'arrête et m'assieds sur un rocher de lave morte. Derrière moi le Mont Suribachi rumine ses défaites passées en projetant peut-être de les vomir un jour.

Et je me retrouve là, seule sur cette boursoufflure de désolation jaillissant d'un océan supposé pacifique. Il m'aura fallu toute l'horreur d'une vague pour figer ma pensée et poser comme un *dasein* ma conscience sur cet îlot dont la position stratégique sert plus à l'instant mes réflexions qu'une salve guerrière.

Le temps. Je sais que mon esprit ne peut que le découper dans l'espace calendaire. Repères. Il en a besoin, s'en nourrit. Pourtant je sens que ce lieu, dont le sol de soufre accueille mon ermitage, est peut-être pour moi l'unique occasion d'aller au-delà de mes limites pour tenter d'en atteindre une miette de perception. Alors je m'allonge sur sa couche froide et je ferme les yeux. Concentration. L'effort à m'extirper de ce monde spatio-temporel m'épuise. Zoom arrière loin de moi, de mon corps. La mise au point prend du temps, encore ! Elle parcourt mon cerveau qui s'électrise, résiste, refuse mes ordres. J'ai peur qu'il éclate. Je lui en demande trop. Je veux qu'il brise la forteresse qui ceint fermement l'accès à l'appréhension de l'infini

depuis l'arrivée de l'*homo sapiens*. Ma tête s'emmigraîne, mes tempes gonflent et battent au rythme des tambours de ma volition. J'y mets toute ma puissance. Mon sang, mes veines, mes nerfs, mes muscles, mes os, mes viscères et même mes ongles qui lacèrent la terre brune m'assistent dans cette volonté à déchiqueter l'indestructible paroi de ma pauvre cervelle d'humain. Je chavire, vais-je m'évanouir ou y laisser ma peau ? Peu m'importe, je poursuis. Je lutte contre... contre qui ? contre quoi ? J'ignore qui est le maître d'œuvre. Doute... le saurais-je jamais un jour ? Ce que je sais c'est que je tente de défier des forces qui me dépassent et que je risque de m'en péter la raison.

Envie de vomir... le noir sous mes paupières s'illumine de filaments d'éclair, mon corps entier se tord comme une anguille secouée de soubresauts de plus en plus proches et violents. Je ne contrôle plus rien. Soudain un bruit sourd, puissant, douloureux éclate dans ma tête et tout s'éteint. Je ne sens plus mon corps ou plutôt je le sens mais léger, si léger... Tout est subitement, étonnamment calme. Peu à peu, je m'éloigne de moi-même filant dans un tunnel où je me heurte à des rochers qui semblent être les parasites de mes propres frontières. Le voyage est pénible et requiert vigilance. Enfin, le dé clic se produit comme une déchirure. Je traverse l'hymen de ce long couloir et plonge dans un éther profond et interminable où sans les voir vraiment je sens à mes côtés une multitude d'éléments indéfinissables qui défile à une vitesse folle. Parfois ces entités me frôlent mais je vole et plane vers l'infini, portée par une idée sans début ni fin, sans corps ni matière, sans espace ni mesure, comme sur un voile invisible que j'imagine éternité.

Et puis tout à coup, un choc ! Mon corps vient de toucher brutalement le sol. J'ouvre les yeux. Le ciel charrie toujours ses cendres au-dessus de moi. Tous mes membres sont encore ankylosés. Péniblement je me relève et me voilà de nouveau assise sur mon rocher de lave à dérouler le temps sur un boulier que je sais pourtant désormais dérisoire.

La sensation fut vague mais je crois bien l'avoir touchée du bout de ma conscience. Je suis restée longtemps à essayer de garder en moi cette nébuleuse perception mais elle a fui aussi vite qu'elle m'était apparue. Quand même, il m'est resté de ce voyage que seule la transformation de la matière vivante constitue le métronome du temps, interminable succession d'évènements sur l'échelle de nos cerveaux d'humains. Avant les nuages de l'enfer je le savais confusément, maintenant que j'ai pu en frôler la substance, j'en suis sûre même si mon esprit ne peut le

concevoir. Et j'ai aimé l'idée de ma condition d'humaine restreinte à son abscisse, bloquée à l'ordonnée, opportunes limites me permettant de jouir et d'aimer à loisir en attendant l'inéluctable fin.

Je me suis levée et j'ai marché en direction de la mer en songeant que l'éternité allait encore voir se dérouler une chaîne de faits sans commencement ni fin que l'homme tronçonne sur un tapis qui lui est inaccessible. Mes pieds ont quitté leurs tempos de sabots. Ils sont nus désormais mais du bout de leur plante, ils fourmillent de questions. Je leur dis que je suis lasse et que je veux la paix. Ils me fatiguent avec leurs questionnements incessants. Ils insistent et m'exposent une théorie saugrenue en évitant des méduses géantes venues s'échouer sur la grève.

– Tu sais, si ton corps ne pourrissait jamais, tu n'aurais pas besoin de te reproduire ni même celui d'aimer pour étouffer l'angoisse de ne plus être !

– Si nous étions immortels ou impérissables comme vous le dites mes pauvres pieds, et que de ce fait, nous n'avions pas à nous reproduire, il n'y aurait sur Terre qu'un seul être... d'ailleurs, il ne serait ni mâle ni femelle ! Idem pour toute autre espèce vivante. Il serait l'humanité à lui seul ! Inconcevable ! Quant à ne pas éprouver le besoin d'aimer puisque certaine de vivre éternellement, donc soi-disant exempte de l'angoisse de la mort, je ne suis pas sûre qu'il y ait une relation de cause à effet !

– Bien sûr que si !

– Suffit les pieds ! Taisez-vous et marchez !

L'océan bientôt m'est apparu et je m'y suis plongée comme on baigne dans un ventre. Au loin, il m'a semblé apercevoir la silhouette d'une créature étrange geignant sur la crête d'une vague. Sa plainte déchirante m'a bouleversée et j'ai nagé vers elle. À mon approche, elle s'est tue. Puis très vite, un bouillonnement d'écume m'a attirée vers les profondeurs de l'océan et j'ai été aspirée dans son sillage jusqu'à une clairière lumineuse et colorée de coraux. Là, dans l'eau de là, je me suis retrouvée assise sur un coussin d'algues mouvantes et je l'ai écoutée me raconter son histoire...

## II

Quand le soleil s'éteint sur le monde des mortels, je songe à cette époque où j'étais parmi eux. Heureux ? Je ne sais pas. Insouciant, forcément, j'étais jeune. Il me vient de ce temps des regrets éternels, des images furtives, presque effacées déjà, les noirs cheveux de Mère aux reflets rouge et or, le tison à la main, le cœur au bord du

feu. Tout autour, la marmaille, qui court et rit et crie et pleure. À l'écart, accroupi devant sa barque, réparant un filet, l'homme sombre, calme comme les profondeurs marines que je ne connaissais pas encore, impressionnant et beau, mais déjà vieillissant. Père.

Un matin, je devais avoir huit ou neuf printemps, il m'a appelé. Tous dormaient au logis. « Fils, le moment est venu. » Nous nous sommes rapidement écartés de la côte, filant sur l'esquif incertain. C'était ma première fois en mer, je ne m'étais jamais, jusqu'alors, éloigné de l'île familiale. Je tremblais de peur et de joie.

Père m'a transmis l'enseignement de ses ancêtres, et j'ai connu, dès lors, ce qui a coloré ensuite mon existence entière : l'indigo infini. Je crois qu'aucun pêcheur de la région n'a aimé cette mer autant que moi et elle me le rendit bien, au début. La pêche était heureuse et foisonnante.

Ce temps-là a passé comme mouettes en hiver, il y a deux mille ans, c'était pourtant hier...

Plus tard, Père est tombé malade. À ses côtés j'avais appris ses failles et son humanité, je ne le craignais plus, nous étions devenus égaux. Mon corps se formait chaque jour, mes bras et mes cuisses durcissaient, tandis que sa vie le quittait peu à peu. J'allais bientôt le dépasser, pensais-je. Mes frères étaient trop jeunes encore et ce jour-là, jour maudit entre tous, j'ai dû tenir seul la barre et le filet. Le vent, la houle et la liberté me grisaient. Pas autant, cependant, que l'orgueil d'être désormais « l'homme » de la famille. Tous comptaient sur moi et j'allais leur montrer qu'ils y gagnaient au change. Le temps était mauvais mais la pêche fut bonne, étonnamment. Au moment de rentrer une tempête se leva contre moi. Un de ces orages qui ne frappent que les océans vastes et lointains, pas notre mer placide, je n'avais jamais rien vécu de tel. J'ai pensé, ensuite, qu'elle l'avait déclenchée exprès. Bien sûr. Comment pouvait-il en être autrement si cela avait été accepté par les Dieux ? Au moment de sombrer, je crus voir un visage de femme à mes côtés, cette sorte de beauté étrange et instable qui n'existe qu'en songe. Puis les vagues, hautes comme des collines, m'engloutirent à jamais.

Au réveil je me persuadais que j'avais atteint le pays des morts, prématurément. Je me lamentais, je maudissais mon sort et celui de mes frères et sœurs, sans ressources désormais. Je haïssais les dieux, aveugles et brutaux. Lorsque je la vis. La femme de mon rêve était penchée sur moi et me parlait doucement dans une langue inconnue que je comprenais cependant. Sa chevelure aux reflets bleus et

argent ondoyait sur mon torse et ses mains à la peau d'algue verte me massaient doucement comme la brise d'été. C'était une déesse qui régnait sur notre mer, celle de mon île et de quelques autres aussi, une déesse que nous n'adorions pas, pauvres mortels ignorants des choses, perpétuellement dans l'erreur, car elle était alors inconnue des hommes.

Les murs qui m'entouraient étaient faits de corail et de sable apprêtés par je ne sais quelle magie qui les faisaient tenir verticalement dans l'eau. Des voûtes de bulles irisées miroitaient au-dessus de ma tête et, au bout d'un couloir de méduses, deux grosses murènes assistées d'un barracuda surveillaient jalousement la seule issue possible. J'étais un prisonnier, gardé au fond du fond, pas mort, non, je respirais, je crois.

Cette déesse de l'amer, cette prêtresse des âmes qui errent sans trouver le repos, beauté fatale aux hommes faibles, cette fatale créature idéale m'avait choisi comme un caprice. Elle m'a aimé contre l'avis de tous, contre le mien aussi, je ne sais pas pourquoi. Avais-je mérité une telle attention ? L'avais-je seulement souhaitée ? Je vécus comme un roi, ne manquant de rien, oublieux et repu, je vécus comme un chien, obéissant et doux, mais mon cœur était sec. Et l'image de mon père, fier et libre sur sa barque, me hantait.

Alors, en récompense des soins de ma belle, je me suis enfui dès que j'ai pu le faire, par fourberie, volant au passage quantité d'or et de poissons. Et j'ai rejoint mon île. C'était oublier que les dieux sont puissants, et que les hommes ne sont rien. Tout était désert là où autrefois nous vivions heureux. Pas le moindre vestige de notre logis, pas une trace de ce qui fut ma vie, avais-je rêvé ce temps ? Ce temps avait passé comme pluie au soleil. Les miens n'étaient plus, depuis bien longtemps. Ma déesse amoureuse est alors apparue dans toute son horreur furieuse, et en punition, comme si tout cela ne suffisait pas, elle m'a offert un dernier présent : l'éternité pour pleurer, et la mer pour y enfouir mes larmes.

Depuis je traîne ma peine d'océan en océan, je ne suis plus revenu dans les eaux de mon enfance. Je suis le mérrou le plus vieux et le plus pathétique qui ait jamais existé. Certains soirs, pour me distraire de l'infini, je me jette lourdement hors des vagues et, face au ciel rougeoyant, je crie en silence mon désespoir, comme on quitte un ventre rond et doux.

### III

Il a fermé les yeux et des larmes de sable ont coulé entre les franges beiges de sa large mâchoire. J'ai pris la douleur de cette forme vivante mi-homme, mi-mérou, comme on berce un nourrisson après son premier cri. Je l'aurais bien écouté encore, lovée dans les abysses de cet infini indigo devenu le liquide amniotique dans lequel ce pauvre mérou était condamné à errer à tout jamais, mais il me fallait en sortir. Je manquais d'oxygène, et son récit m'avait coupé le souffle.

Il m'a suivie jusqu'à la surface de l'eau et nous nous sommes laissés flotter un long moment en silence. Je n'étais pas étonnée de cette rencontre insolite. J'avais choisi de m'isoler sur la croûte de cette verrue volcanique sauvage et déserte pour tenter d'appréhender l'idée du temps et voilà qu'un gros poisson émergeait de l'éternité. Cette correspondance m'apparaissait évidence en ce lieu surgi des tripes brûlantes de la terre.

Nos deux corps ondoyaient portés par une houle complice qui se voulait berçante, mais ça n'apaisait pas le regard perdu de mon vieux mérou. Ses gros yeux, comme deux poires larmoyantes, me suppliaient de l'aider. J'étais le premier mortel qu'il croisait depuis sa terrible et définitive infortune et je sentais sa prière éperdue s'accrocher à moi comme une bête effrayée quêtant la vie au seuil de la mort. Pourtant c'est à la camarade qu'il aspirait de tout son être! Je souffrais moi aussi de sa désespérance car nous savions tous les deux que j'étais impuissante à calmer son éternelle douleur. Alors, doucement, je lui ai caressé le dos puis nous nous sommes embrassés tendrement du regard. À ce moment-là, un grondement effrayant a surgi de l'horizon et j'ai aperçu au loin un nuage dantesque qu'un typhon colérique poussait dans notre direction. J'ignorais ce qu'il se préparait mais ça n'augurait rien de bon. Sans demander mon reste, j'ai nagé de toutes mes forces vers la grève. Je tenais à ma vie autant que le mérou à sa mort.

Épuisée, j'atteignais la plage et, dégoulinante d'effroi, je vis la tornade se muer en une chimère magnifique marchant et crachant sur les eaux en direction du vieux mérou. Autour de la créature dansait, fébrile, un halo de vent fou de nuages gris et d'écumes rageuses. Elle semblait suivre une voie tracée vers mon triste compagnon laissant derrière elle un long serpent de fumées blanches et baveuses. Le mérou l'avait vue et je l'apercevais se débattre, affolé mais visiblement incapable de fuir.

J'ignorais ce qui allait lui arriver et j'en étais bouleversée. L'océan ne s'en offusquait pas et gardait son calme en caressant imperturbablement ses vagues. Je lui en voulais de son indifférence. Soudain, un éclair éblouissant suivi d'un cri perçant surgit à hauteur du mérrou et la chimère se fit poisson, Déesse arborant sur son dos un aileron brillant comme une lame requine. Un geyser de mousse blanche et bouillonnante jaillit de l'abîme et s'éleva très haut dans le ciel, puis retomba aussitôt comme aspiré par les grands fonds emportant avec lui le mérrou et sa déesse. Et puis plus rien. Le calme, les vagues pacifiques, les embruns sur mes joues, la vie.

Je me suis allongée sur le sable mouillé un moment et j'ai fermé les yeux en pensant au destin de ce brave mérrou. Un doux zéphyr est venu sécher des gouttes d'eau salée qui s'étaient mêlées à mes larmes, et je me suis levée pour rejoindre mon rocher de lave morte là-bas dans la vallée du Mont Suribachi. Au retour, bizarrement, mes pieds se sont tus et mon ciel s'est un peu éclairci. Je me suis souvenue que Tokyo était à mille kilomètres au nord et je me suis demandé si dans son éternité le vieux mérrou avait songé au sort de ce pays où le soleil se lève.

#### IV

Que le soleil se couche, que le soleil se lève, que les jours succèdent aux nuits, que les nuits dévorent les jours. Le temps n'existe pas, le temps est illusion, la vie est un songe et la mort un réveil. Je sais maintenant, je sais, les mensonges des dieux et la douceur que l'homme, seul, peut s'offrir à lui-même, s'il y songe seulement, s'il accepte son humanité, s'il renonce à se prendre pour l'un de ces monstres qu'on appelle « dieux ».

Cette femme inconnue, reine au volcan de cendres, dans la torpeur hostile d'un matin déclinant, le sable de son île brillant dans les cheveux, étrange étrangère à la beauté tranquille, elle m'a regardé. Comme un homme, elle m'a regardé, et l'amour de son regard m'a rendu au présent.

Elle m'a regardé, et malgré l'éternité qui me tue, malgré la fureur d'une déesse folle, malgré l'éloignement imposé sans délai, je suis vivant. Vivant. J'existe enfin, j'existe. À nouveau, je ris, je ris, je ris sans m'arrêter, j'ai tout mon temps, je ris ! Parce que cette femme m'a regardé. Elle est la vraie déesse, l'autre l'a bien compris, dans sa fureur devenue inutile. Tourbillons d'écume dorée, geysers d'embruns

miroitants, tonnerre, nuages sombres, rafales glacées... tout cela est ridicule, tout cela ne vaut rien. Car la vie est plus forte. Cette femme était vie et son pouvoir, dont elle est ignorante, m'a rendu ma liberté.

Ce qui est accompli ne peut plus se défaire, mes erreurs sont toujours là et resteront présentes, devant moi, demain comme hier, mais j'ajoute au tableau une note plus claire, une fleur imprévue, comme un insecte blagueur qui se serait collé de lui-même à la toile, un pied de nez aux dieux égoïstes et austères, le regard de cette femme, pour moi seul, sans partage, il est en moi, désormais, et me permet de vivre, et me permet de mourir. Enfin.

On m'avait volé ma vie, on m'avait volé ma mort, mais un regard, un seul, parce qu'il était véritable, m'a rendu ma liberté.

Parce qu'elle m'a regardé comme un homme.